

14^{me} ANNÉE,

N° 387 B.

TOUS LES JEUDIS.

3 AVRIL 1941.

1 fr. 50

LA REVUE DE L'ÉCRAN

IDÉES - INFORMATION - CRITIQUE CINÉMATOGRAPHIQUES



HANS ALBERS

DANS "LA FUGUE

DE

M. PATTERSON "

SOUVENIR DE PIERRE GEOFFROY

par
JACQUES CHABANNES

Quelques lignes, ici et là, dans la presse corporative et notamment dans la *Revue de l'Ecran* viennent aviver après dix-huit mois (et quels mois !) le regret de l'ami que j'ai perdu. Aussi je voudrais apporter aujourd'hui à la statue de Pierre Geoffroy une petite pierre très précieuse, celle de l'amitié.

Je l'avais connu au théâtre, il y a quinze ans, administrateur des spectacles de comédie de Monte-Carlo. Il avait été acteur, puis metteur en scène. Il apportait sur le plateau, ses qualités de sang-froid et de précision, sa connaissance profonde, mais sans bluff de son métier. Administrateur du théâtre de la Madeleine, puis de l'Apollo, il avait, désuètement animé de grands succès, *Lorenzaccio*, avec Falcenetti, le *Procès de Mary Dugan*, avec Jane Manac, etc...

Il vint au cinéma au début du parlant. Il apporta à cette industrie renaissante son étonnante connaissance du personnel « comédien ». Combien d'acteurs de théâtre lui durent leur premier rôle à l'écran, à commencer par Jean Gabin, qu'il fit débiter dans *Paris-Béguin* ! Il apportait aussi à l'industrie du film sa conscience rare et son imperturbable honnêteté. Bien vite, rien du cinéma ne lui fut étranger. Il connut à fond de A à Z la fabrication et la vente du film. Aussi peut-on dire qu'il donna sa véritable signification à l'état de *directeur de production*, le producteur pouvant être un financier, un industriel, un commerçant, tout en ayant besoin de s'appuyer sur un technicien sûr.

Pierre Geoffroy était un grand gaillard flegmatique. Je le revécis, en cet instant, venant déjeuner chez moi, avec ce calme que ne troublait jamais une carrière laborieuse dans un métier où, hélas, tout se fait toujours en grande hâte. Il était dans un monde où beaucoup s'imaginent qu'il faut remuer du vent pour réussir, un homme d'une discrétion et d'une modestie exemplaires. Il aimait assez à bavarder, à raconter des histoires. Il parlait de tout, sauf de lui-même.

Il avait l'abord froid et la voix grave. Je n'ai jamais connu de meilleur cœur.

Son plaisir était de découvrir de nouveaux restaurants, à la Bastille, à la Porte d'Italie,

à la Porte Maillot, aux Arts et Métiers, aux Ternes, aux Halles. Il y invitait ses amis intimes, Delaire, Bouchard, silencieux et discret, et moi.

Chaque semaine environ, quand il n'était pas en « extérieurs », nous nous donnions rendez-vous pour dîner en tête à tête. C'était l'occasion de prospecter un restaurant où le Beaujolais était délectable, ou bien la potée aux haricots rouges savoureuse. Et nous rentrions à pied, dans la nuit, d'un bout de Paris, jusqu'à Passy, mon village ou Grenelle, sa patrie.

Nous avions dîné ainsi un soir de juillet 39, près de la gare de l'Est. Il partait le lendemain pour la Belgique, prospecter les extérieurs de *l'Empreinte du Dieu*, nous parlions de tout, un peu de la guerre menaçante, du film de Mariène auquel je travaillais pour Forrester et Parant, et surtout d'une maison de production, qu'il était à la veille de mettre sur pied. Ce parfait artisan du cinéma allait enfin être chez lui. Et déjà, nous pensions à réaliser deux films, dont *Jacques le Croquant*, d'Eugène Le Roy, où Gabin eut été magnifique. Il allait bâtir sa maison. Il allait mieux servir et grandir le cinéma français. Il allait donner toute sa mesure.

Quelque part en Belgique, dans un vieux moulin où il cherchait des extérieurs de *l'Empreinte du Dieu*, il tomba sur la tête du haut d'une échelle pourrie. Il devait mourir d'une congestion cérébrale quelques semaines plus tard, humblement, à la tâche. Je ne le revis qu'une fois à son retour. Nous dînâmes à la Porte Maillot. Il se plaignait de maux de tête et d'une infinie lassitude. Il me quitta, lui, l'infatigable, aussitôt après dîner. Je ne devais plus le revoir.

Il s'en est allé, modeste et discret, alors que le fracas des armes rendait dérisoire toute oraison funèbre. Une carte de deuil, envoyée par Bouchard, ami fidèle demeuré à Paris, aux premiers jours de la tourmente, me rejoignit quelque part en France.

Aujourd'hui, il est grand temps, mes camarades, vous tous qui avez connu Pierre Geoffroy et qui savez ce que lui doit le cinéma et ce que vous lui devez, de rendre un premier hommage à la mémoire de ce noble cœur, de cet artisan de classe.

J'ai perdu un ami irremplaçable. Le cinéma a perdu un grand animateur.

Jacques CHABANNES.

NOUVELLES D'ITALIE

— Au ministère de la Culture Populaire, en présence des représentants du cinéma allemand, vient d'avoir lieu la remise des coupes remportées à la dernière Biennale de Venise par la Wien-Film pour *Le Maître de Poste* et par la Bassoli-Film pour *Le Siège de l'Alcazar* où Mireille Ballin, comme on sait, a fait une création excellente.

— Au film *Capitaine Tempête* que l'on tourne en ce moment aux établissements Scalera, suivra *Le Lion de Damas* qui sera également mis en scène par Hans Hinrich.

— L'U.F.A. tournera à Cinecitta, près de Rome, plusieurs films dont la préparation est déjà avancée.

— Le metteur en scène Camillo Mastrocino tourne en ce moment au même endroit : *Les Maris*, avec Amédéo Nazzari, Camillo Pilotto, Clara Cajamai, Giulio Stival.

— Une intéressante initiative est celle de l'organisation fasciste générale de la Jeunesse qui organise un concours pour le sujet d'un film pour enfants. Premier prix 20.000 livres.

— On sait ou on ne sait pas que chaque université italienne comprend une section cinématographique où s'ingénient les étudiants passionnés de cinéma sur matériel de 16 m/m. Le « concours général » annuel italien comprend également, depuis quelques temps un concours de films réalisés dans ces conditions. Ce concours général s'appelle là-bas les « littorali ». Le sujet mérite qu'on y revienne, ce que nous ferons.

J. D.

LA REVUE DE L'ECRAN

43, Boulevard de la Madeleine
Tél. : National 26-82
MARSEILLE

Directeurs : A. de MASINI et C. SARNETTE
Rédacteur en Chef : Charles FORD.
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD.

Abonnements :

France :
1 an : 50 frs., 6 mois : 28 frs., 3 mois : 15 frs.

Suisse :
27 Kanonengasse, Bâle
1 an : 10 frs suisses, 6 mois : 6 frs ; 3 mois : 3 fr. 50 ; le numéro : 30 centimes.

Etranger U. P. :
1 an : 100 fr., 6 mois : 60 fr., 3 mois : 35 fr.

Autres pays :
1 an : 125 fr., 6 mois : 70 fr., 3 mois : 40 fr.

(Chèques Postaux : A. de MASINI,
43, bd de la Madeleine, Marseille
C. C. 466-62)

NOTRE COUVERTURE

Si Hans Albers est avant tout une vedette populaire outre-Rhin, nous ne prétendons pas le présenter à nos lecteurs, car on peut se souvenir de telles de ses apparitions sur nos écrans qui remontent à bien avant le film parlant et de quelques créations plus récentes.

Nous le reverrons dans un film charmant, *La Fugue de M. Patterson* qui passe au Pathé-Palace de Marseille à partir du 19 avril.

REGARDS SUR LE CINÉMA ALLEMAND

par

JEAN DEVAU

Au service de sa puissante organisation, le cinéma allemand a mis une technique qui est en ce moment la première d'Europe.

Pour nous limiter, par exemple, à l'U. F. A. voici au hasard divers détails de son organisation.

Ses installations, studios et espaces pour plein air, (ceux-ci étant des plateaux artificiellement élevés de manière à n'avoir que le ciel à l'horizon), couvrent 500.000 m² dans une sorte d'immense clairière dans la forêt qui s'étend du Wannsee à Potsdam.

L'U.F.A. possède un théâtre de prises de vues spécial pour le travail avec les agrandissements photographiques. Un négatif de 13/18 cm. y peut être agrandi jusqu'à couvrir une surface de 3.000 m², jusqu'à un format possible, donc, de 50 m. sur 60 m. Ces agrandissements tendent de plus en plus à remplacer les « décors » même pour des premiers plans. C'est avec ce système qu'a été réalisée, avec une vérité criante, dans lesdits studios, une scène dramatique de *Stukas*, l'atterrissage d'un de ces appareils sur une lande couverte de bruyères, devant un immense horizon photographique comprenant la silhouette de bois, de maisons lointaines, les nuages, etc...

— Les services photographiques de l'U. F. A. exécutent annuellement 18.000 photographies d'interprètes ou d'auteurs, 250.000 photographies de scènes de films en cours de travail, qui sont diffusées dans le monde entier : 2 millions d'épreuves ont été distribuées en 1940.

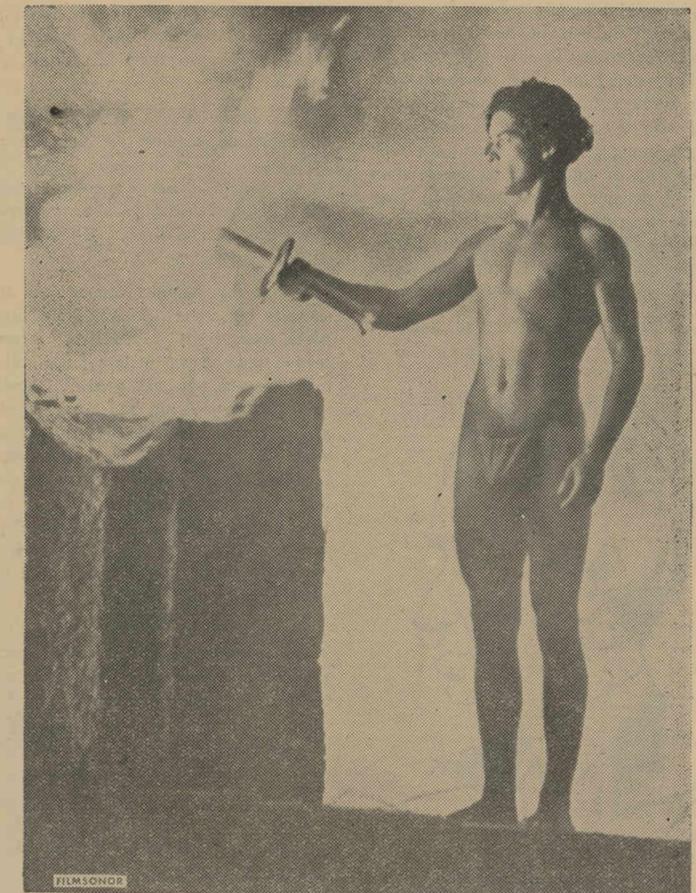
— L'U. F. A. possède des « archives de bouts d'essai » parmi lesquels peuvent choisir producteurs et metteurs en scène, en tout 600 « bouts » d'aspirants ou d'aspirantes choisis avec soin parmi un nombre cinq fois plus grand de concurrents. Egalement des archives cinématographiques et sonores où l'on conserve tout le matériel qu'on juge excellent, mais écarté pour une raison ou pour une autre du montage définitif d'un film. Ce sont deux immenses répertoires cinématographiques et sonores qui contiennent classés par sujets, des milliers de fragments qui peuvent être utilisés pour d'autres films (d'un rapide en marche à un effet de nuages, de l'explosion d'une chaudière à un ballet siamois), en tout 750.000 m.

— Une des principales « attractions » de l'U. F. A. est son Musée cinématographique.

Ce musée, dont s'occupe personnellement M. Klitzsch, un des grands dirigeants de l'U. F. A. comporte trois sections. La première est de caractère technique et montre le développement du cinéma en soi : des premiers appareils de Lumière, d'Edison et de Messter, jusqu'aux instruments les plus perfectionnés d'aujourd'hui.

La deuxième section synthétise la production d'un film de l'idée originelle à son apparition devant le public. On y voit tout, du « synopsis » original jusqu'aux billets d'entrée au cinéma.

(la suite page 10.)



Une image symbolique des Dieux du Stade, qui restera un des témoignages classiques de la cinématographie allemande.

UN FOU DANS LA MAISON OU... L'ETRANGE SUZY

Qui est-ce qui est fou ? Est-ce le psychiatre Claude Dauphin, l'étrange Suzy... Prim, l'avocat Albert Préjean, le maître d'hôtel Pierre Stephen ? à moins que ce ne soit l'éblouissante Gaby Andreu ?

C'est la question que je me suis posée en assistant à une des prises de vue du film que réalise Pierre-Jean Ducis aux Studios de la Victorine. Etant malsainement curieux et cancanier, je voulus m'en informer, quand la lumière rouge s'alluma. Tout le monde, techniciens, machinistes, visiteurs, jusqu'au sympathique régisseur Dellebeck qui s'était offert de me guider à travers ce domaine de carton mâché, s'immobilisa. On oublia de respirer et l'ingénieur du son fit savoir qu'il était prêt d'accoupler sa science avec celle de Fred, l'opérateur, qui, l'œil sur le viseur et la main sur la manivelle, attendait impatiemment cet accord sonore. Alors la machine cinématographique se mit en route. Au sommet d'un escalier qui prend sa source dans une salle à manger au style provençal, Suzy Prim, dans un pyjama rose très seyant donne la réplique à Claude Dauphin, le psychiatre, venu dans ces lieux pour remplir sans doute un devoir spécifiquement professionnel..

Quand la scène prit fin et que la lampe



CLAUDE DAUPHIN

rouge s'éteignit, toute l'assistance, sauf votre serviteur, s'ébroua dans une hilarité générale.

Je n'y comprenais rien ! Que l'étrange Suzy ait envie de danser la mazurka, qu'elle chérisse son docteur, tout cela est affaire de goût... et d'imagination, n'est-ce pas cher maître, cher Yves Mirande, mais qu'elle le proclame d'une voix aussi fluette, aussi légère — qu'Antinéa lui pardonne, — on est en droit de s'en étonner, mais non d'en rire. Mais voici Albert Préjean, nous renseignera-t-il ? Peut-être ?

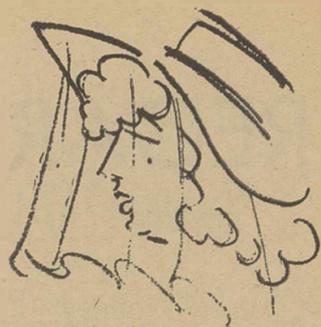
— Pourquoi Suzy provoque ces rires, réplique-t-il sans broncher, mais parce que ces braves copains pensent que la mazurka de nos grand-mères n'est plus à la mode et qu'il est amusant.... »

La comédie devient un jeu d'enfant quand on a quelques dizaines de films à son actif. Je n'insiste pas et demande à notre sympathique vedette d'autres précisions moins ingrates. Préjean retrouve alors sa verve, son dynamisme habituels et de sa voix gouailleuse de Titi parisien me dit :

— Je suis heureux comme tous mes camarades que notre patience, nos efforts aient porté leurs fruits. L'industrie cinématographique reprend vie malgré mille difficultés, c'est, n'est-ce pas, une preuve flagrante que sur la Côte d'Azur, nul ne s'endort comme certains le prétendent. C'est depuis longtemps que mon ami P. J. Ducis prépare ce film dans lequel j'interprète pour la première fois le personnage d'un avocat. Je travaille avec des camarades sympathiques et j'ai un peu le trac ! C'est la première fois depuis *Le maillot jaune* que je joue devant une caméra, j'en ai perdu l'habitude...

A l'autre bout du salon, celui d'un néobourgeois resté fidèle malgré la prospérité au bon goût français, Claude Dauphin divertit Suzy Prim. Chacun son tour ! Après ce spectacle tragi-musico-comique qui restera l'exclusivité de la vedette d'*Entrée des Artistes*, nous reparlons de Cinéma.

Suzy Prim. — « Pourquoi je suis étrange, je découvre en 1941 la Mazurka. Yves Mirande vous le dira, en attendant, sachez plutôt que je suis ravie d'interpréter un rôle nouveau, différent de celui des vamps, des coquettes, que j'ai tenus jusqu'à ce jour à l'exception des *Petits Riens*. Un rôle plein



SUZY PRIM
vue par I. Neuwille

de fantaisie, de gaieté, aussi léger que... le vent, ajoute ironiquement son partenaire.

Claude Dauphin. — « Je voudrais satisfaire votre curiosité et celle des lecteurs de la *Revue*, mais hélas, je suis tenu par le secret professionnel ! Oui, il y a un fou dans la maison et vous ferez mieux de vite le demander au maître d'hôtel avant qu'il ne devienne le discret Pierre Stephen. »

Le nom de Claude Dauphin se passe de commentaires, de publicité. Mais si ses admiratrices, ses admirateurs et ses amis connaissent son grand talent, s'ils sont sûrs de l'excellence de l'interprétation qu'il fera dans ce nouveau film et des autres à venir, ils voudraient cependant le revoir un jour dans un rôle, dans un grand film digne de ce talent inné.

P. J. Ducis, un jeune réalisateur plein d'enthousiasme et de confiance et, dont l'art s'affirme un peu plus à chaque film, rappelle ses interprètes. J'en profite pour bavarder avec Pierre Stephen.

— Je reviens au studio après une longue absence et une tournée de 60 jours avec Gaby Morlay, avec laquelle je n'avais pas encore eu la joie de jouer, bien que nous ayons à Paris, interprété les œuvres d'un même auteur : Henri Duvernois. Si c'est moi qui deviens fou ? je ne saurais vous répondre (Dellebeck, trop consciencieux lui avait fait la leçon quelques minutes avant mon arrivée). J'assiste à ce secret en maître d'hôtel stylé et c'est la première fois que je tiens un rôle pareil. Après ce film, je repartirai en tournée avec une pièce que j'ai créée à Paris.

Pierre Stephen me quitte, il est très pressé et je m'offre une promenade sur cette verdoyante colline sur laquelle on a construit ces studios parmi les mieux équipés, les plus modernes de France.

Je quitte les studios de la Victorine, sans avoir identifié le « maboul » de la bande. On ne s'improvise pas détective du jour au lendemain et Fontenelle avait raison d'écrire que l'homme a l'esprit curieux et les yeux mauvais... tant pis, je me console, chemin faisant, de la certitude que ce n'est tout de même pas moi qui le suis.

CHUKRY-BEY.

QUELQUES INSTANTS AVEC HANS RICHTER

avant son départ pour l'Amérique

Les amis du film d'avant-garde ont pu, grâce à la direction du musée de Bâle, admirer une dernière fois les œuvres des Evans, Eggelin et Hans Richter. C'est avant longtemps la dernière fois que nous aurons eu l'occasion de voir ces films, car toutes ces bandes seront envoyées demain dans un musée d'art moderne en Amérique.

Toute cette manifestation peut aussi être placée sous le signe du départ de Hans Richter pour les Etats-Unis. Le public suisse sait que l'homme qui le quitte maintenant a fait beaucoup pour leur production nationale, et c'est avec regret qu'on le verra partir.

Profitant de son passage à Bâle, j'ai pu recueillir ses dernières impressions, ses dernières idées.

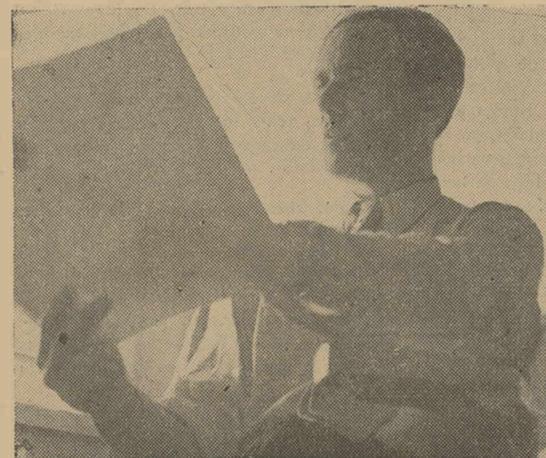
— Croyez-moi, me dit-il, ce n'est pas de gaieté de cœur que je me suis décidé à partir d'ici. Tous les films que vous avez vu ce soir sont les témoins d'une époque optimiste. Ils reflètent ce que furent mes impressions personnelles durant ces 20 dernières années. Le hasard a voulu que mon départ coïncide avec la fin de l'exposition de l'œuvre d'Eggelin et de mes dessins. L'enthousiasme que l'on montre maintenant à la vue de ces travaux, de ces dessins (qui ont ouvert le chemin au film d'avant-garde) et de ces films, 20 ans après leur création, ajoute un sentiment singulier à la tristesse que j'éprouve en quittant l'Europe. Mais cet enthousiasme me montre surtout que le chemin désormais est préparé, ma tâche est accomplie, je puis partir. Mon séjour en Suisse fut marqué par

de belles années de travail. J'ai tourné un certain nombre de documentaires, dont *La Conquête du Ciel* obtint un beau succès à Paris, au début de 1939 ; ensuite, quelques films scientifiques sur des sujets de biologie et de chimie, mais surtout quelques courts métrages dans le genre qui m'intéresse le plus : le « Film Essay ».

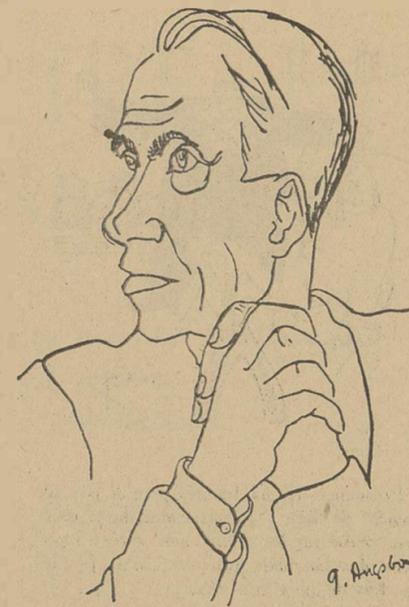
— Pouvez-vous nous exposer brièvement ce que vous entendez par là ?

— Le Film Essay, tout en faisant partie du film documentaire sera amené par la force des choses à jouer le même rôle que l'essai en littérature, c'est-à-dire qu'il désigne un film dont le thème est particulièrement difficile ou abstrait. Si le film documentaire pur se borne à reproduire dans l'ordre chronologique un fait politique, géographique ou sportif, etc., le film Essay pourra traiter une pensée, une idée avec des moyens cinématographiques. Si l'on choisit un thème comme *La Bourse*, on est amené par la force des choses à parler des lois économiques, du marché, de l'offre et de la demande. On ne filme donc plus un simple objet : on représente avec n'importe quel moyen du cinéma l'idée de la chose que l'on veut représenter.

« C'est toujours l'Essay qui, avec le film grotesque et fantastique, m'attira le plus. Je reconnais volontiers que je préfère de beaucoup traiter un thème comme *La Bourse* ou *L'inflation*, plutôt qu'un sujet plus ou moins stupide d'une production dite commerciale. Que voulez-vous, je resterai toujours avantgardiste sous ce rapport-là. »



Hans RICHTER
au travail dans son studio



« C'est avant tout pour des considérations de ce genre que j'ai repoussé ici un grand nombre de projets, et préféré tenir une série de conférences aux Universités de Bâle et de Zurich, sur un sujet qui me tient particulièrement à cœur : Les buts et les possibilités du cinéma en dehors d'une simple distraction.

— Qu'allez-vous faire en Amérique ? Parlez-nous maintenant de vos projets.

— La fondation Guggenheim de New-York m'a invité pour donner une série de conférences sur les expériences faites par Eggelin et moi dans le domaine de la peinture abstraite et ses relations avec le film non objectif. L'intérêt que l'on porte là-bas à ces questions, maintenant qu'il y a 20 ans que nous avons terminé nos travaux, semble être grand. En outre, je ferai à la Columbia University de New-York les mêmes conférences que j'ai données à Bâle et à Zurich. J'espère également réaliser un grand film essayiste dont les projets sont très avancés, sur un sujet d'une brûlante actualité.

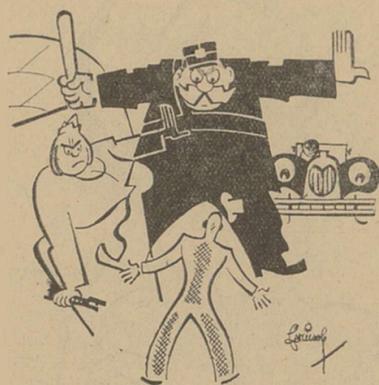
— On a parlé, il y a quelque temps, d'un film que vous iriez tourner en plein Matto-Grosso ?

— En effet, j'ai acquis les droits d'adaptation d'une nouvelle d'un écrivain américain et dont je pense faire un film à caractère documentaire. Le film, qui sera tout en extérieurs, sera vraisemblablement réalisé au Brésil.

« En aucun cas, je ne veux briser les liens qui m'uniront toujours à l'Europe ; au contraire, j'espère que les nombreux amis que je compte en France et en Suisse me verront bientôt travailler en Europe, après un séjour en Amérique que j'espère évidemment fructueux, mais court.

Serge LANG.

COINCIDENCES



Prisonnier de ma liberté, je n'ai pas un moment de libre ! Je passe mes dures journées courbés sur les sillons, mes soirées à potasser des bouquins agricoles ; bref, je fais une fois de plus mes débuts.

Et, ce faisant, je suis peut-être plus près du « brillant engagement » que mes camarades restés dans les villes à courir le cachet et à user fonds de culotte et salive autour de cocktails de remplacement.

« Faut se remuer pour arriver », dit-on. Sur, mais pas nécessairement dans sa spécialité. L'important est de donner tout son effort où que ce soit, mais de le vraiment donner. Le résultat vient par surcroît et souvent d'une manière inattendue.

Bref, comme dit le plus cher et le plus ignoré des philosophes : « C'est précisément parce que vous aurez frappé à six portes sans résultat que la septième s'ouvrira d'elle-même ». Mais il faut avoir frappé aux six portes... C'est pourquoi je soigne mes petits pois comme si le sort du Monde en dépendait. Peut-être ainsi récolterai-je le « rôle de ma vie », et, par une suite de circonstances profondément logiques, d'autres, qui auront eu de plus vastes rêves, récolteront presqu'à coup sûr mes petits pois.

En fin de compte, c'est le Hasard qui mène le jeu. Et par ce terme qui peut s'écrire chance ou poisse, instinct, providence ou destin, j'entends ces coordonnées d'impondérables qui vous font, à telle minute précise, tourner la tête à gauche plutôt qu'à droite, suivre un chemin inhabituel, et vous tromper d'heure ou d'étage.

Donc, un jour d'entre les jours, encore tout jeune conservatoire, et l'allure d'autant plus superbe que ma poche était vide, je déambulais, sans aucune raison consciente, sous les arcades de la rue de Rivoli, quand je croisai un bon petit camarade, lequel sachant parfaitement que la troupe était complète et clés les engagements, me dit : « Va donc voir Un Tel. Très important. Il cherche un type dans ton genre ; seulement fais vite : passé 4 heures, il n'est plus chez lui. »

Il était quatre heures moins le quart, et j'allais tout Paris à traverser ! Outre ! Je bondis. Mais comme toujours en pareil cas, les gens, les objets, les circonstances se multiplient, se croisent, s'enchevêtrent comme pour vous barrer la route. C'est d'abord l'interminable file des voitures, l'agent qui vous siffle, la pluie qui se met de la partie, le monsieur dans qui l'on se cogne, aussitôt suivi du livreur maladroit qui vous écrase le pied, c'est la dame qui vous éborgne de son parapluie brusquement ouvert, et furieux, rageur, trempé de sueur et de pluie, on arrive au métro juste pour voir le portillon se fermer devant votre nez. Vite, vite, quelle heure est-il ? — Quatre heures ! — Allons, encore une affaire manquée ! Vache de vie !...

par

RAYMOND DESTAC

Eh bien, pas du tout : c'est une carrière qui commence.

Ici, petite parenthèse, comme dans tout récit bien compris ! Je ne voudrais point vaticiner, ni jouer au donneur de conseils ; cependant, ô débutant mon frère, je te dirai ceci : « Quand un bon petit camarade te donnera un tuyau, même crevé, fais ton métier d'acteur ; vas voir, sans orgueil et sans timidité, sans trop de hâte et sans trop de retard. Dis-lui que tu cherches un engagement comme l'auteur cherche un directeur, qui lui-même cherche un commanditaire, lequel cherche des capitaux et, qui sait, peut-être un avocat ! Mais garde-toi de l'illusion Economise tes nerfs. Fais l'apprentissage de ta future maîtrise. Ne t'imagines surtout pas qu'une carrière dépende d'un rendez-vous, et si la dame du métro, te ferme au nez son portillon, ne l'engueule pas, elle fait son métier et dis-toi qu'elle est peut-être un agent du destin.

En effet — j'ai refermé la parenthèse ! — dans la rame suivante je rencontrai un camarade, un bon cette fois, car son tuyau n'était pas crevé : — « J'ai huit jours de prison à faire, me dit-il, peux-tu me remplacer ? » — « Hein ? » — « Pas à la prison, dans l'Arlesienne ; ça tombe au même moment ». « Qu'est-ce que tu as fait ? » — « Bah ! incident de circulation : je sortais

ma voiture pour la première fois ; j'ai renversé quelques petites choses ; un agent m'interpelle : « Quand on ne sait pas conduire Monsieur, on apprend ! » — « C'est ce que je fais, répondis-je sagement ». Il a cru que je me foutais de lui : résultat, huit jours de prison ». — « Ah, chic alors ! » — « Tu dis ? » — « Je veux dire... je suis désolé, mais j'irai quand même jouer l'Arlesienne à ta place. »

Je partis donc en Auvergne. En ce temps-là, j'étais passionné d'études hermétiques, et, pour acquérir certains livres fort rares, j'avais accoutumé de prendre sur mes repas et sur mes frais d'hôtel : ça donnait, comme train de vie, café-crème et croissant, et, la nuit une paillasse au magasin d'accessoires, ou bien quelque wagen oublié sur une voie de garage... mais on dort bien partout quand on n'a pas vingt ans.

Donc, un matin, c'était mon troisième jour de jeûne, je promenais mes cogitations par la campagne, aux environs de Royat. Ça trottait tout de même un peu dans l'estomac ; j'avisai une ferme à quelque distance « A tout hasard allons demander un bol de lait ». Excellente idée s'il en fut, car je rencontrai, dans cette accueillante maison, un curieux petit bonhomme qui se mit à me poser amicalement un tas de questions sur mon métier, sur mes études, sur mes désirs. — « Enfin, me dit-il, avec une tête comme la vôtre, vous devriez faire du cinéma. » — J'eus un léger mouvement de recul, car en cet âge heureux, je ne considérais le Théâtre vraiment digne que sous sa forme tragique, et je trouvais choquant qu'on dût, en échange, me donner de l'argent ! Quant au cinéma, jamais, au grand jamais je n'y avais songé... Mais après tout, les livres étaient si chers. Alors pourquoi pas... personne n'en saura rien !

« Mais, dis-je, comment faire ? » — « Eh bien, venez me voir le mois prochain, quand je serai rentré à Paris, j'ai pas mal de relations au cinéma.

Ce que furent mes débuts, je le dirai dans un prochain article.

Mais déjà, pour cette rencontre fortuite, et qui devait se révéler profitable, il avait fallu la roserie d'un petit camarade, un métro manqué, un accident de voiture, une passion pour la philosophie, une tournée en province, et une crampe d'estomac.

Bien des carrières n'ont pas eu d'autre commencement.

LE CLIPPER EST ARRIVÉ

Gabin retrouve Renoir.

Hommage de Walt Disney à la grande musique.

Maurice Chevalier reprend son public.

Présentations à New-York. — Mollenard.



Marie Déa dans Pièges

Il est parti — annonçait il y a quelques semaines la *Revue de l'Ecran* ; Il est arrivé ! annonce en ce moment la presse américaine ! Jean Gabin est arrivé et c'est un événement qui compte, il vient tourner, mais contrairement à ce que l'on a annoncé, il ne vient pas « s'américaniser » ; c'est au contraire une œuvre typiquement française qu'il interprétera dans les studios d'Amérique. Je n'ai pas le droit de dévoiler le nom de cette œuvre mais lorsque je dis typiquement français cela ne concerne pas la nationalité du sujet mais bien celle du metteur en scène car c'est une vieille connaissance que Gabin retrouve à Hollywood : Jean Renoir qui depuis des semaines travaillait à un découpage dont on n'avait rien voulu dévoiler.

Pendant que ceux-ci préparent, d'autres présentent, Walt Disney vient de sortir sa fameuse *Fantasia*. Ce nouveau et sensationnel dessin animé provoque ici les réactions les plus diverses car il ne ressemble en rien aux précédents contes de fées : *Blanche-Neige* et *Pinocchio*. C'est en somme une suite de sketches axés chacun sur un morceau musical et la partie orchestrée a été confiée (simplement) à Stokowski et à son fameux orchestre de Philadelphie. On trouve généralement le film un peu long, notamment dans les scènes de *La Danse des Heures* de Ponchielli, de *L'Ave Maria*, de *Toc-*

cata et *Fugue* d'après Bach. Par contre, il y a des morceaux de grosse valeur comme la *Pastorale* sur les thèmes de Beethoven, ou le ballet de *Casse-Noisette* de Tchaïkovsky et surtout la composition massive d'Igor Stravinsky, la *Naissance du Monde*.

Depuis ma dernière lettre, bien des films nouveaux ont été présentés : Un film de gangsters : *Dark and Handsome* allégé de chansons et d'épisodes gais avec César Romero, Virginia Gilmore et Milton Berle ; *Hudson Bay*, peinture de la vie des pêcheurs franco-canadiens, film un peu lent malgré la présence de Paul Muni ; *Western Union* raconte l'histoire des pionniers de la transmission télégraphique. C'est une œuvre d'action apparentée à tout ce qui raconte l'histoire héroïque de la civilisation moderne dans les rudes terres d'Amérique, nous y retrouvons Virginia Gilmore, dont il faut retenir le nom ; Robert Young, Randolph Scott et Dan Jagger.

Mais les « gros morceaux » sont *Kitty Foyle* et *Mr et Mrs Smith*. Le premier, romantique et dramatique à souhait, parle d'un mariage d'amour en dépit d'une grave différence de classe, histoire douloureuse où l'esprit de caste semble avoir le dessus... Ginger Rogers, depuis qu'elle a renoncé à faire équipe avec Fred Astaire prouve de plus en plus ses grandes qualités de comédienne, un nom nouveau : Dennis Morgan, apparaît à côté d'elle.

Mr et Mrs Smith, ce sont Carole Lombard et Robert Montgomery, couple d'une désinvolture indescrivable, qui sous la direction de Hitchcock semblent s'amuser les premiers et sont à l'aise comme poissons dans l'eau. Le dialogue est spirituel, les situations alertes, c'est le modèle même de ce que vous appelez en Europe : Comédie américaine.

Tout ceci ne détourne pas l'attention du public des films français, ceux-ci connaissent au contraire un intérêt grandissant : Little Carnegie Playhouse vient de présenter *Pièges*. Maurice Chevalier a retrouvé d'un seul coup la popularité que certains films médiocres lui avaient fait un peu perdre ici

et puis non seulement son sens dramatique a pris du poids mais on le retrouve dans son élément naturel : la chanson mimée : là, il est imbattable et il faut qu'il s'en rende compte. Marie Déa peut se vanter d'avoir conquis le public américain qui pourtant est blasé : elle est fascinante dit à son sujet un de nos plus éminents critiques.

Filmarte, autre salle spécialisée, a rouvert ses portes avec *Mollenard*, qui s'appelle ici *Haines*, le réalisme farouche de cette œuvre et de son principal interprète : Harry Baur ont produit une grosse impression. A propos de films français, j'ai sous les yeux une curieuse statistique qui prouve — surtout lorsque l'on voit les mouvements d'enthousiasme que cela provoque — combien les films français peuvent encore intensifier leur effort de diffusion en Amérique.

Joseph DE VALDOR.



Robert Montgomery

LECTEURS !

Retenez dès à présent chez votre marchand habituel

notre NUMÉRO DE PAQUES
20 PAGES

ABONDAMMENT ILLUSTRÉES

Prix : 2 Francs



BATTEMENT DE CŒUR.

Voilà au moins un film qu'on peut critiquer. Non pas parce qu'il est tellement mauvais, mais bien au contraire parce qu'il a assez d'étoffe pour ne pas s'effiloche tout entier au moindre bout d'examen. En un mot, parce qu'il y a quelque chose à en dire.

Cela démarre dans un rythme étonnant, avec une envolée joyeuse de film jeune et réussi. Même en faisant la part de ce qu'il peut y avoir de réminiscences de *l'Opéra de quat'sous* dans cette école de pick-pockets que dirige Saturnin Fabre et par quoi nous entrons de plain-pied dans le film, Henri Decoin nous met tout de suite dans une ambiance amusante, et cette ambiance se maintient fort agréablement pendant toute la première moitié de *Battement de Cœur*. Il y a là d'excellentes trouvailles — je vous recommande la leçon du faux-serment — et un rythme où le metteur en scène français a su égaler par moments ses plus brillants collègues américains : toute la scène entre Danièle et l'Ambassadeur, depuis le moment où elle lui chipe sa perle jusqu'à celui où il la charge de lui voler une montre — témoin de son infortune — sans oublier les scènes du cinéma et du taxi où s'ébauche la transformation, tout cela est de la meilleure eau, et disons même du meilleur et du plus mousseux et du plus pétillant vin de Champagne.

Dans la seconde moitié, malheureusement, l'histoire commence à trainer, s'égarant en de vagues esquisses plus ou moins satiriques du monde diplomatique, ou éternisant une histoire d'amour qui gagnerait à être enlevée, dans le rythme du début, en deux coups de cuiller à pot. Disons tout de suite ici — et le jeune premier d'*Entrée des Artistes* est un assez grand comédien pour supporter cette critique — que Claude Dauphin paraît assez peu convaincant avec son col à manger de la tarte et ses petites allures de séducteur mondain qui n'oublie jamais les intérêts de sa carrière — et le happy end les ménagera jusqu'au bout en annoblissant la petite veuleuse à marier. Jean Tissier, malgré tout son talent, n'est pas, lui non plus, dans son assiette, et d'abord parce qu'il n'est pas



assez jeune, dans un rôle qui irait comme un gant à Henry Guisol.

N'empêche que l'en peut faire le total : la balance indiquera malgré toutes ces imperfections un net avantage positif en faveur du film, qui réussit plus d'une fois à s'échapper joyeusement des ornières battues et à nous donner une dose de fantaisie que le film français semblait avoir presque complètement abdiquée au profit d'Hollywood. Et ceci d'autant plus que Danièle Darrieux — pour une fois la publicité n'a pas trop exagéré — est vraiment ravissante, délicieuse, exquise... (consultez vous-mêmes un dictionnaire de synonymes pour la suite !) A côté d'elle, les rôles les mieux tenus sont ceux de Saturnin Fabre et d'André Luguet. Charles De-champs, lui aussi, campe son personnage avec beaucoup d'humour, mais Carette, par contre, reste un peu effacé dans une silhouette qu'on aurait aimé plus importante.

L. S.

LE MAÎTRE DE POSTE.

C'est au moins la troisième fois que l'on porte à l'écran la célèbre nouvelle de Pou-

chkine, rétant l'aventure du maître de poste dont la fille, Dounia, séduite par un brillant officier de la garde impériale, part pour Saint-Petersbourg où elle mène une vie de courtisane tout en faisant croire à son vieux père qu'elle est sur le point d'épouser le capitaine Minski. Le réalisateur Gustav Ucicky a réussi à nous intéresser d'un bout à l'autre du film à une histoire que nous connaissons par cœur.

Si le *Maître de Poste* est un chef d'œuvre en son genre, c'est en grande partie à son interprète principal qu'il le doit, car Heinrich George, titulaire du rôle de tête, a fait une création émouvante au plus haut point. Ajoutons à cela que le réalisateur a doté son film de paysages typiques et que l'atmosphère dans laquelle se déroule ce drame âpre et véridique de la vie de la Russie tsariste a été reconstituée avec une vérité qui fait honneur à Gustav Ucicky. Surtout en ce qui concerne les films d'atmosphère russe, le fait est assez rare pour être souligné. Une musique habile de Willy Gentner-Schmidt souligne les éléments du drame tout en évitant les poncifs de la musique traditionnelle des balalaïkas.

Heinrich George, nous le répétons, a fait dans son rôle de père torturé une création magnifique. Il a su rendre avec maîtrise et émotion les sentiments tour à tour paternels ou brutaux du vieux maître de poste. Il serait injuste d'oublier Rognoni qui prête sa voix à la version française et qui s'est adapté de façon surprenante au personnage visuel créé par George. Ceci nous donne l'occasion de dire que le doublage du film exécuté sous la direction d'Henri Debain est plus que correct. Hilke Krahl, dans le rôle de Dounia est séduisante à souhait et joue avec aisance plusieurs scènes difficiles, entre autres celle du faux mariage. Siegfried Breuer est un capitaine Minski tout-à-fait dans la tradition du rôle et nous retrouvons Hans Holt dans le rôle éminemment sympathique de l'aspirant Mitia. Dans un petit rôle de commère, nous avons revu avec plaisir Frieda Richard qui fut autrefois une grande artiste de composition.

Ch. F.

JOHN GARFIELD

VAURIEN QUI A BIEN TOURNÉ...



Petit visage dur, un peu buté, lippe volontiers tombante, les gestes relâchés de l'affranchi : il n'en fallait pas plus pour que l'en fit de John Garfield un *dur* en révolte constante avec la société.

La réalité, pourtant, est exactement contraire : John Garfield est un sentimental qui a bien failli devenir un mauvais garçon pour de bon et qui, de toutes ses forces a voulu gagner son droit à vivre normalement. Il s'est trop cramponné à cette forme d'existence pour risquer de s'en évader par la révolte. Ils sont quelques-uns comme cela, à Hollywood : Beery, Pat O'Brien, Cagney qui sont parvenus à la vedette par le chemin le plus rude.

Tout enfant, Garfield menait la vie des gosses de *Rue Sans Issue*. Vie hasardeuse et pittoresque : de la camaraderie, des rivalités. On se débrouille, on vend des journaux, on est aussi honnête que possible, mais parfois on chaparde bien un pomme à un étalage, ce qui fait intervenir la police; on se bagarre également, sans douceur : la rue, c'est déjà un peu la jungle, il faut s'y faire respecter et Garfield à douze ans était « caïd ».

On y a de « grands copains » qui arrivent bien vêtus dans de somptueuses voitures, ils paient largement les petits services que l'on peut leur rendre et l'on murmure avec respect que ce sont des « chefs ». Parfois on voit leur photo en première page dans le journal que l'on vend le matin et l'on ne peut s'empêcher de crâner un peu devant le client pressé qui va prendre son autobus : « Celui-là, M'sieu, c'est mon copain ! »

Et puis, un jour, on est plus grand que ses vêtements, on se sent des désirs d'indépendance, on vole un portefeuille plutôt qu'un fruit, on entre dans une bande, on fait partie d'un « gang » et on épate à son tour les moutards qui font le guet pour vous. Cette destinée-là est inscrite sur les visages

des petits vauriens dans les rues de New-York comme dans celles de Frisco, comme dans celles de Bronx où sévissait John Garfield. Cela n'avait rien d'exceptionnel, c'est la vie.

Parfois, les précoces équipes étaient décimées par une rafle, quelques garçons allaient attendre leur majorité dans une maison de correction, ce qui n'arrangeait rien du tout, au contraire. L'apprenti gangster en sortant de là avait gagné d'office ses premiers galons.

Or, tandis que tout devait se passer ainsi, il fallut que lorsque John Garfield parvint à sa treizième année, l'ordre des choses changeât. Une nouvelle administration d'état voulant faire du nouveau fit ramasser tous les gosses des rues, afin de les élever dans des maisons de rééducation que l'on appela pompeusement écoles et qui n'étaient rien d'autre que des préventives de la maison de correction. L'un d'elle pourtant était dirigée par M. Angelo Patri qui prenait son travail au sérieux. Lorsque selon la règle le jeune Garfield tenta de s'évader, il le convoqua à son bureau et lui tint à peu près ce raisonnement :

— Tu as certainement des excuses pour t'échapper, peut-être même des raisons, mais rien ne peut justifier que pour cela tu piétines des plates-bandes que j'ai eu tant de mal à cultiver et que tu écrases des fleurs qui, autant que toi, ont droit à la vie !



... dans *Je suis un Criminel*

Langage imprévu ! Ce fut pour Garfield comme une porte entr'ouverte sur un monde nouveau et à partir de ce moment, toute sa vie, toute sa lutte tendit à mériter et à gagner ce monde.

M. Patri fit tout pour l'aider, lui apprit à écrire, à s'exprimer, le fit jouer dans des spectacles d'amateurs, l'incita à participer à un tournoi d'éloquence. Il y eut bien encore des moments durs, mais ils avaient en-gagé de signification, il fallut bien vendre encore des journaux, mais pour payer les cours, et les gangsters de première page n'étaient plus des figures connues.

Au bout de cette période, un directeur de théâtre new-yorkais offrit à Garfield sa première chance en lui faisant jouer *The lost boy* (*Le garçon perdu*). Il y fut d'autant plus émouvant qu'il croyait parfois interpréter des moments de sa vie d'autrefois. *Rêves de Jeunesse* marqua d'étonnantes débuts au cinéma et John Garfield put enfin estimer avoir gagné la partie, mais il ne se laisse pas éblouir, il continue à travailler ; il écrit aussi, car il sent que son enfance lui a laissé des choses à dire. Les rôles qu'il aime sont ceux qui racontent la vie dure, parfois rebutante mais contre laquelle il faut lutter plutôt que se révolter. Tous ses personnages expriment ce sentiment, même lorsqu'ils abdiquent comme Mickey Borden, le génial raté de *Rêves de Jeunesse*, qui aura une revanche posthume dans *Quatre jeunes femmes*, même le voyou de *Filles Courageuses*, qui pour n'avoir pas su gagner doit céder la place à un être qui ne le vaut pas. Par contre, le petit boxeur rageur de *Je suis un criminel* dominera l'adversité et méritera sa blonde fiancée tout comme Garfield a su mériter la brune Roberta, l'amie d'enfance.

Jeunesse triomphante est plus caractéristique encore : Joé Bell est un paria, il est allé plus loin, aussi loin que faillit le faire John Garfield, il n'a pas rencontré un Angelo Patri. Il faut l'obstination tendre d'une femme pour qu'enfin, au procès final, on laisse à Joé Bell une possibilité de recommencer. Il a alors vers sa femme un geste de remerciement qui est tout Garfield, acteur nuancé au visage buté, Garfield *dur* au cœur tendre, apprenti gangster qui a conservé une petite fleur bleue qui a tellement poussé et grandi en lui qu'elle est devenue immense comme un ciel d'été.

R. M. ARLAUD.

REGARDS SUR LE
CINÉMA ALLEMAND

(Suite de la page 3)

La troisième section est celle qui montre comment doivent travailler tous les techniciens qui concourent à la confection d'un film, ainsi que ceux qui doivent construire des cinémas et même ceux qui doivent s'occuper de lancement et de distribution.

Un soin particulier a été donné à la section « prises de vues ». Les organisateurs du musée sont partis de ce principe que la plupart des opérateurs se fient uniquement à leur pratique personnelle et la section veut leur montrer, pour chaque disposition de lumière possible, l'effet photographique final obtenu, depuis les premiers plans les plus simples jusqu'aux scènes d'ensemble les plus compliquées qui nécessitent des dizaines de moyens d'éclairage divers. Tous les problèmes qui peuvent se poser à un réalisateur sont là résolus d'avance. Il n'est pas rare qu'on y aperçoive des metteurs en scène et des opérateurs connus qui viennent essayer d'y trouver la formule s'adaptant le mieux à leurs desseins artistiques.

Une autre section importante concerne le son. Tandis qu'un haut-parleur fait entendre un son déterminé, l'image de ce son, traduite en oscillations lumineuses, est projetée sur un écran; ainsi les techniciens du son peuvent en très peu de temps apprendre, à l'aide de cette installation, à éviter les sons qui vont « hors bande » ou « hors piste », c'est-à-dire à ceux qui produisent des distorsions compromettant la pureté des enregistrements.

Le musée comporte également des maquettes de tous les décors célèbres dans l'histoire du cinéma de tous les pays, des mécanismes montrant tous les dispositifs de truquage depuis la simple apparition jusqu'au tremblement de terre, etc...

Des archives y sont annexées. Elles concernent les principaux films du monde et presque tous les films allemands produits depuis 1915. Elle comporte également des photos d'interprètes (en tout 15.000) choisis dans tous les pays ayant produit des films. Et naturellement elle contient tous les livres qui peuvent intéresser les spécialistes, de la musique au théâtre, de l'histoire de l'art à celle du vêtement, et tout ce qui est imprimé et ce qui s'imprime et qui concerne le cinéma dans tous les pays du monde, soit en volumes, soit en coupures de journaux et en revues.

Jean DEVAU.

L'abondance des matières nous oblige à reporter au numéro prochain notre rubrique « Avec nos lecteurs ».



La réunion de samedi dernier a été surtout une séance « de travail ». Nous y étions exclusivement entre nous, et ainsi que nous l'avions annoncé, cela nous a permis de prendre avec nos adhérents un contact plus intime, de faire le point de notre activité encore toute récente, et de soumettre aux membres présents nos projets.

Il est bien évident que l'invitation que nous avons faite à nos adhérents d'aller voir un programme choisi a été bien accueillie et n'a trouvé pour ainsi dire pas d'abstentionnistes. Il nous arrivera de la renouveler, mais, répétons-le, nous n'avons pas créé un club pour cela. Nous pensons sous peu organiser le dimanche matin, dans une salle du centre, des séances consacrées, soit à des rétrospectives, soit à la projection de « classiques », ou au contraire « d'inédits », dont l'exploitation normale n'est pas envisageable, soit encore de films tous centrés sur un sujet donné. Nous nous y attacherons d'autant mieux que nous allons pouvoir réaliser cela en collaboration avec la Cinémathèque



M. Charpillon (Raimu) et sa trop jeune épouse (Janine Darcey), dans une scène des Petits Riens d'Yves Mirande, que nous verrons bientôt.

Internationale, qui arrive à Marseille avec ses précieuses collections.

La visite des studios Pagnol a eu également un bon succès et nous la répéterons chaque fois qu'un producteur accueillant, faisant œuvre intéressante en occupera les plateaux.

Et nous en venons enfin aux manifestations organisées dans notre local, qui peuvent être — et qui seront, si vous nous y aidez par votre présence et vos conseils, — variées à l'infini : revue critique des œuvres passées la semaine précédente, mise en accusation de films, d'artistes, de techniciens, de procédés ou d'éléments de la cinématographie, présents ou représentés, suivant le cas et les possibilités. Discussion sur les œuvres présentées au cours de nos séances de projection; Constitution d'une bibliothèque cinématographique; tenue d'un registre du public dans lequel les membres du Club pourront consigner leur avis et que nous aurons la possibilité de porter à la connaissance des professionnels intéressés, pour créer enfin un trait d'union entre ce fameux goût du public et ceux qui se targuent d'en détenir le secret, etc.

Afin de permettre à nos adhérents de suivre nos manifestations, nous avons décidé ainsi que nous l'avons déjà dit, d'instituer le lundi et le vendredi, de 18 h. 30 à 19 h. 30, une permanence régulière au cours desquelles ils pourront se tenir en contact avec nous, et de consacrer le samedi, après-midi ou soirée, aux réunions ci-dessus annoncées.

C'est pourquoi nous vous demandons d'être tous

SAMEDI PROCHAIN 5 AVRIL
à 17 heures, à notre local, 45, rue Sainte.
Les adhésions seront reçues avant la séance.



A PARIS

— Renée Saint-Cyr a assisté à la première de *Nuit de Décembre* et a présidé, avec André de Fouquières, à la vente des portraits du Maréchal.

— Au Cinéma des Champs-Élysées, notre confrère André Robert a renouvelé la formule du programme composé uniquement de documentaires, sous le titre général *Arts, Sciences, Voyages*.

— Carrette et Perez tournent les dernières scènes de *Parada en Sept Nuits* de Marc Allégret.

— Michèle Alfa a remplacé Marie Déa dans la distribution du *dernier des Six*, aux côtés de Pierre Fresnay, André Luguet, Jean Tissier et Jean Chevrier.

— Jean-Louis Barrat, il va mettre en scène *La Machine à écrire* de Jean Cocteau au Théâtre Hébertot.

— Saturnin Fabre va interpréter *Les Béquingrins* de Georges Courteline à l'A.B.C.

Les GALERIES BARBÈS
ont meublé
LE FOYER
du
CINÉ-CLUB
"Les Amis de la Revue de l'Ecran"

TIMBRES-POSTE achète collections vieilles lettres, au comptant. Paye très haut prix. Rostan, 6, quai Rive-Neuve, Marseille.

— On annonce de Cannes que Henri Garat, Mireille, Micheline Day et Max Régner vont créer l'opérette de Bernard Clouet *Le Prix de Vertu* dont le général aura lieu le 11 avril.

MARSEILLE MOBILIER
Les Meubles de qualité
Literie
Ameublement
Tapiserie
65, Rue d'Aubagne - MARSEILLE

La plus importante
Organisation Typographique
du Sud-Est
MISTRAL
Imprimeur à CAVAILLON
Téléphone 20.

NOUVELLES DE PARTOUT

— Willy Rozier a l'intention de tourner une comédie gaie *Placide* avec Hellys et Aquistapace.

— Tyrone Power va reprendre le rôle de Rudolf Valentino dans *Arènes sanglantes*, l'œuvre célèbre de Vincente Blasco Ibañez.

— Maurice Chevallier qui avait déclaré qu'il ne retournerait à Paris qu'avec le gouvernement, vient sans doute de changer d'avis; *Candide* annonce qu'il sollicite un laissez-passer pour aller créer une opérette célèbre dans la capitale.

— Le professeur Tahar El Kasar est l'auteur d'un film que l'on va tourner en arabe à Tunis et dont le titre est *Drame du Djérid*.

— Victor Francen qui se trouve à New-York vient d'être engagé pour tourner dans *Hold Back the Down* aux côtés de Charles Boyer et de Paulette Goddard. Ce film sera réalisé par Mitchell Leisen.

— Robert Siodmak a été engagé par la Paramount en qualité de metteur en scène, mais on ne connaît pas encore ses projets.

— *Mr. Flow* d'après Gaston Leroux, avec Jouvet, Gravelly et Edwige Feuillère n'a pas rompu grand succès au « Filmarte » de New-York.

DE QUI EST-CE ?

UN CONCOURS DE RADIO-JEUNESSE

Chaque semaine, le samedi à 12 h. 20, Radio-Jeunesse présente à ses auditeurs une pensée d'un auteur célèbre sur la jeunesse. Il s'agit de trouver l'auteur de cette citation. A titre subsidiaire, les concurrents doivent adresser une autre citation sur la jeunesse et indiquer le nom de l'auteur.

Trois gagnants sont choisis chaque semaine parmi les candidats qui ont su trouver l'auteur de la phrase proposée et ont envoyé la meilleure citation. Ils reçoivent comme prix un livre ou un disque à choisir sur une liste qui leur est adressée.

Exemple : Trois concurrents ont été couronnés. En indiquant l'auteur de la citation (La Fon-

— C'est Isabelle Lowmsberry, une dactylo de Los Angeles, qui a gagné le *Prix Charles Boyer* attribué à la personne qui répond le mieux à la question : « Pourquoi j'aime Charles Boyer à l'écran. » Voilà comment on gagne 100 dollars !

— M. La Guardia, maire de New-York, a écrit le scénario d'un documentaire sur la vente des denrées alimentaires. M. La Guardia n'a pas hésité à jouer lui-même le rôle principal de son film.



Primo Carnera, l'ex-champion de boxe, dans un rôle assez inattendu : celui d'un chevalier, dans le film intitulé *La Couronne de Fer*.

taine) ils avaient trouvé à leur tour une des trois pensées suivantes :

« Do la fermentation de la jeunesse s'épanouit dans le reste de la vie. » (CLAUDEL).

« La jeunesse se sent forte, vigoureuse, elle bannit la crainte et tend les voiles de toutes parts vers l'espérance qui l'enfle et la conduit. » (BOSSUET).

« Puisse le printemps de votre jeunesse s'épanouir dans le printemps de la France ressuscitée. » (MARÉCHAL PÉTAINE).

Soyez à l'écoute tous les samedis à 12 h. 20 et envoyez votre réponse à Radio-Jeunesse, 6, Place d'Allier, Vichy.

Georges GOIFFON et WARET

51, Rue Grignon, MARSEILLE — Tél. D. 27-28 et 38 26
Toutes TRANSACTIONS COMMERCIALES et IMMOBILIÈRES

EPLUCHURES

Sous le titre de *Toutes Hôtes* nous lisons dans *Candide* :

« Pour présenter une pièce à un directeur, Raymond Rouleau a eu l'idée, non pas de lui confier le manuscrit des *Jours de notre vie*, de Léonide Andreïeff, l'auteur défunt de *L'Homme qui reçoit des gifles*, mais d'en faire apprendre le texte par sa troupe, de la mettre en scène et de présenter, peut-on dire, la pièce montée à Robert Trébor, directeur du Théâtre Michel.

Ce dernier a déclaré qu'il était très satisfait, qu'il acceptait de donner l'œuvre sur la scène du Michel, et qu'il souhaitait qu'on lui montrât ainsi toutes les comédies qu'on voudrait lui faire recevoir à l'avenir.

— On ne dira plus alors que j'égaré les manuscrits ou que je ne les lis pas, a dit M. Trébor, qui souriait aux anges.

Bien sûr, mais ce sera un peu plus cher... pour l'auteur.

L'ÉCOLE
DU THÉÂTRE
DU TEMPS

Pierre Valde qui, en dehors de ses spectacles classiques, répète actuellement une pièce nouvelle de René Aubert, vient de créer une école du comédien.

Il ne s'agit pas de former un certain nombre d'amateurs distingués pour salons, mais exclusivement d'apprendre leur métier à ceux que travaille le désir au théâtre et au cinéma; à leur donner la grammaire de leur art et des bases indispensables, à les aider à exprimer un talent parfois caché et bien plus souvent faussé.

Nous aurons certainement l'occasion de reparler de ces cours qui ont lieu tous les lundis et vendredis de 17 h. 30 à 19 h. 30 au local du Ciné-Club *Les Amis de la Revue de l'Ecran*, 45, rue Sainte. C'est également ces jours-là, au local de la Rue Sainte, que l'on pourra s'inscrire à ces cours ou avoir tous renseignements à ce sujet.

EPILATION

par Electro Coagulation
Rapide — Définitive
M^{me} C^o RLO 14, Rue Clapier N.03.36
Dip. du Dr Peytoureau

CHIRURGIEN-DENTISTE

2, Rue de la Darse
Prix modérés
Réparations en 3 heures
Travaux Or, Acier, Vulcanite
Assurances Sociales

DIABETE

OUVERISON ASSURÉE
par les Cachets CAHAGNO
Prix: 25 fr. - Ph. BEAUCHAMP
5, Cours St-Louis - MARSEILLE

Le Gérant: A. DE MASINI
Impr. MISTRAL - CAVAILLON

LES PROGRAMMES DE LA SEMAINE MARSEILLE

ALCAZAR, 42, cours Belsunce. — La Fin du Jour, Match tragique.
ALHAMBRA, St-Henri. — Programme non communiqué.
ALHAMBRA, Ste-Marguerite. — Café de Paris, Vedette d'un jour.
ARTISTICA, L'Estaque-Gare. — Les gars du large.
ARTISTIC, 12, bd Jardin-Zoologique. — Visages de femmes.
BOMPARD, 1, boul. Thomas. — Programme non communiqué.
CAMERA, 112, La Canebière. — L'Oiseau rare.
CANET, rue Berthe. — Frankenstein, Cohen Kelly bootleggers, Ils dev. se marier.
CAPITOLE, 134, La Canebière. — Fermé.
CASINO, Mazargues. — Programme non communiqué.
CASINO, St-Henri. — Part-Arthur, Le Rescapé.
CASINO, St-Louis. — Paradis de Satan, Herbert roy malgré lui.
CASINO, St-Loup. — Les Trois Vaises.
CENTRAL, 90, rue d'Aubagne. — Des hommes sont nés, Etrange aventure.
CESAR, 4, place Castellane. — Jeunes filles en détresse, Fantôme du cirque.
CHATELET, 3, av. Cantini. — Charge de la Brigade Légère.
CHAVE, 21, boulevard Chave. — Programme non communiqué.
CHEVALIER-ROZE, rue Chevalier-Roze. — Entrée des Artistes.
CHIC, Belle-de-Mai. — Programme non communiqué.
CINEAC P. Marseillais, 74, Canebière. — Actualités, Troïka sur la piste blanche.
CINEAC P. Provençal, c. Belsunce. — Actualités, Abus de confiance.
CINEVOX, 36, La Canebière. — Vous ne l'emporterez pas avec vous.
CINEVOX, boulevard Notre-Dame. — Accord Final, Sourire de Vienne.
CLUB, 112, La Canebière. — Nuit de Décembre.
COMEDIA, 60, rue de Rome. — Au son des guitares, Dangereux à connaître.
COSMOS, L'Estaque. — Le fils de Frankenstein, Car blindé.
ECRAN, La Canebière. — Enfants du Juge Hardy, Falle semaine.
ELDO, 24, place Castellane. — Les Hauts de Hurlevent.
ETOILE, 21, boul. Dugommier. — Programme non communiqué.
FAMILIAL, 46, ch. de la Madrague. — Soubrette, Evadé d'Alcatraz.
FLOREAL, St-Julien. — Femmes délaissées, Tom Sawyer détective.
FLOREOK, St-Pierre. — Les femmes collantes, Serment de M. Moto.
GLORIA, 46, quai Maréchal-Pétain. — Le champion du Régiment.
GYPTIS, 10, rue St-Claude. — Programme non communiqué.
HOLLYWOOD, 38, rue St-Ferréol. — Le dernier combat.
IDEAL, 335, rue de Lyon. — Retour de Tom, Sous le signe du scalp.
LACYDON, 12, quai Maréchal-Pétain. — Pacific Express, Chasseurs têtes Barné.

LENCHÉ, 4, place de Lenché. — Vallée des fantômes.
LIDO, Montalivet. — Ange, Vénus de la route.
LUX, boulevard d'Arras. — Dernier des Mohicans, Vagabond bien aimé.
MADELEINE, 36, av. Maréchal-Foch. — Les Conquêteurs.
MAGIC, St-Just. — La vie est magnifique, Guerre des gosses.
MAJESTIC, 53, rue St-Ferréol. — Nuit de Décembre, La bonne est de sortie.
MASSILIA, 20, rue Caisserie. — Le Monsieur de 5 heures.
MODERN, La Pomme. — 3 artilleurs au pensionnat, Roi de la couture.
MONDAIN, 166, boul. Chave. — Le Vantard.
MONDIAL, 150, chemin des Chartreux. — Programme non communiqué.
NATIONAL, 21, Boulevard National. — Bach en correctionnelle, Seul contre tous.
NOAILLES, 39, rue de l'Arbre. — Battement de cœur.
NOVELTY, au Port. — Circuit de la mort.
ODDO, boulevard Oddo. — Férie de la glace, Femme aux gardénias.
ODEON, 162, La Canebière. — Programme non communiqué.
PALACE St-LAZARE. — Elles étaient 12 femmes.
PATHE-PALACE, 110, La Canebière. — La vie privée d'Elisabeth d'Angleterre.
PHOCEAC, 38, La Canebière. — Ferdinand le Noceur.
PLAZA, 60, boulevard Oddo. — L'incendie de Chicago.
PRADO, avenue du Prado. — Marseille mes amours.
PROVENCE, 42, b. de la Major. — Chien des Baskerville, Un chev. sur les bras.
QUATRE-SEPTEMBRE, place 4-Septembre. — Une gueule en or.
REFUGE, rue du Refuge. — Cabaret de nuit.
REGENCE, St-Marcel. — La charrette fantôme.
REGENT, La Gavotte. — Bout de Chou.
REGINA, 209, av. Capelette. — Le brigand bien aimé.
REX, 58, rue de Rome. — Jeunesse triomphante, Je vis pour un amour.
RIALTO, 31, rue Saint-Ferréol. — Emporte mon cœur.
RIO, L'Estaque-Riaux. — Charlie Chan à Broadway, Rêves de jeunesse.
RITZ, St-Antoine. — Café de Paris, Drame du rapide 23.
ROXY, 32, rue Tapis-Vert. — Entrée des Artistes.
ROYAL, 2, av. Capelette. — Programme non communiqué.
ROYAL, Ste-Marthe. — La Baronne et son Valet, Charlie Chan à Reno.
SAINT-GABRIEL, 8, cours de Lorraine. — Clodoché, Un poing c'est tout.
SAINT-THEODORE, r. Dominicaines. — Double enquête, Hula fille de la brousse.
SPLENDID, Saint-André. — La fille du nord, L'Audacieux.
STAR, 29, rue de la Darse. — Charlie Chan à l'Opéra.
STUDIO, 112, La Canebière. — Jeunesse triomphante, Mystère du Chat noir.
TIVOLI, 33, rue Vincent. — Furie Noire.
TRIANON, St-Jérôme-La Rose. — Le brig. bien aimé, M. Moto dans les bas-fonds.
VARIETES, rue de l'Arbre. — Chasseurs d'espions.
VAUBAN, rue de la Guadeloupe. — Car blindé, Enigmatique M. Moto.

PROBLÈME DU FILM HISTORIQUE

Si l'en cherche à se représenter une photographie de Socrate ou de César ou de Charlemagne, on sent que le film historique est une impossibilité esthétique. Mais ce qu'on y sent instinctivement, doit pouvoir être basé sur des raisons logiques.

D'abord il faut définir ce que nous appelons un film historique. Une œuvre par exemple comme le *Potemkin* est un film historique — mais non pas comme nous le comprenons ici, parce que là il s'agit d'un sujet de l'histoire contemporaine; tandis que nous ne voulons comprendre sous le terme « historique » que tout ce qui appartient à-jà à l'histoire.

C'est ainsi que le principal trait caractéristique des films historiques est le costume qui frappe aussitôt les yeux comme quelque chose d'étrange, quelque chose d'il y a longtemps.

Pour montrer que le film historique est esthétiquement impossible, il est bon de se rappeler le principe fondamental du cinéma. L'art cinématographique est un art naturaliste; la photographie ne peut que reproduire la réalité extérieure; la sublimation artistique n'est possible que dans les limites du naturalisme. Cela ne semble rien dire encore con-

tre le film historique, puisque l'histoire est aussi de la réalité. Mais : pour nous, ce n'est plus de la réalité, c'est plutôt de la réalité idéalisée, donc de l'irréalité. Un habit du moyen-âge ayant été autrefois un objet tout naturel, tout ordinaire, est pour nous aujourd'hui — du « costume ».

Toutes les espèces de l'art qui ne sont pas naturalistes par principe, peuvent traiter des thèmes historiques. Ainsi surtout les deux arts entre lesquels se range le film : le théâtre et la peinture. Tous deux ont lieu dans un cadre idéal, symbolique, et non réel; et c'est pour cela qu'une représentation historique y est bien possible.

On se rappelle bien les effets de théâtre des films à grand spectacle du genre de *Ben Hur* ou des œuvres de Cecil B. de Mille. Mais il ne faut pas penser seulement à ces films formidables, puisqu'il en va de même pour les films historiques d'une dimension plus modeste. Ce qui produit au théâtre un effet vrai, produit parfois au cinéma un effet « théâtral ».

L'autre impression que peut provoquer un film historique est celle de la peinture. Nous pensons par exemple à un film comme *La Kermesse Héroïque* de Jacques Feyder.

C'est vraiment un très beau film — mais pourtant ce n'est pas du cinéma : c'est de la peinture (rappelant les tableaux des peintres hollandais vers 1500) — et en même temps du théâtre.

Tout cela ne veut pas être un dogme esthétique intransigeant. Considérons par exemple le film ingénieux *The Hunchback of Notre-Dame*, de William Dieterle : malgré quelques parties assez théâtrales et malgré quelques costumes historiques il faut avouer que c'est un film magnifique. D'où vient cela ? — Parce que dans ce film, une classe du peuple joue le rôle principal qui existe encore presque telle quelle aujourd'hui; plutôt, on ne peut guère parler d'une classe : ce sont des existences vivant à la périphérie de l'ordre social qui sont possibles dans chaque époque de l'histoire, qui ne portent jamais les traits d'un passé — comme c'est le cas par exemple pour l'aristocratie à laquelle la grande Révolution a donné un coup mortel. Donc, cette œuvre démontre que le film historique n'est pas absolument impossible — et on pourrait citer encore deux ou trois autres exemples. Mais il sera quand même toujours très dangereux, et il ne satisfera pas toujours entièrement.

W. S.